



STYLE

Le tailleur idéal existe... chez Givenchy

Les défilés du week-end ont révélé une collection Givenchy sensuelle et ancrée dans le réel, des robes pile et face chez Vetements et des silhouettes d'un autre monde chez Rick Owens.

Valérie Guédon

Et soudain, il est apparu. Le costume parfait. Une veste à un bouton en drap de laine anthracite à fines rayures, avec la bonne longueur (un peu au-dessous des hanches) pour ne pas casser la silhouette, la carrure profilée pour donner de la stature, cintrée juste ce qu'il faut à la taille pour suivre les contours du corps et dotée d'un revers ni trop petit ni trop grand pour souligner la poitrine. Et puis le pantalon du même tissu d'une droiture proche de la perfection qui allonge la jambe. Soit le costume pour femmes idéal. Pas un ersatz de complet masculin ni un tailleur oversize de « working girl ». Le dixième passage du défilé Givenchy, ce vendredi soir, place Vauban, est tout simplement le graal.

Quelques jours auparavant, nous l'observions sous toutes les coutures, en avant-première dans les bureaux de la maison parisienne, alors que Sarah Burton, la directrice artistique britannique, y mettait la dernière main. « J'ai passé beaucoup de temps dans les ateliers pour ce costume, explique-t-elle humblement de sa voix douce. Mon idée de départ était d'épurer la carrure pour garder une ligne d'épaule très soignée, de perfectionner la coupe pour qu'elle soit près du corps mais pas contraignante. Il fallait qu'il soit léger – les femmes ne veulent plus porter de vêtements lourds –, tout en ayant une certaine structure pour qu'elles puissent se sentir en confiance. »

Quelques centimètres en plus ici, quelques millimètres en moins là, cette fameuse main tailleur « so british », incul-

quée par Alexander McQueen (dont elle a été la stagiaire puis le successeur) que lui-même avait apprise à Savile Row et qu'il exerça chez Givenchy de 1997 à 2001. Mais là où son mentor imaginait le vestiaire de créatures gothiques et oniriques, Sarah Burton, elle, taille, avec une maestria encore plus remarquable cette saison une (vraie) garde-robe de femme.

Tout commence par une petite robe noire. L'archétype des archétypes. La Ford de Chanel. Mais ici rien à voir ni avec celle de Coco ni avec le personnage d'Audrey Hepburn, habillée par Hubert, dans *Breakfast at Tiffany's*. Trop facile. Courte, à bretelles fines et décolleté « fifties » géométrique, la version de Sarah Burton est d'un chic inouï. Et d'une modernité indéniable. Comme les cinquante et un autres passages qui suivent. D'autres variations sur le costume, vestes masculines enfilées sur des bustiers en tricot fin et des jupes fendues haut sur la jambe, des robes en cuir soulignant les courbes féminines, d'autres robes-chemises en popeline du même effet ou version mini à volants en tulle tricoté – un look de poupée décalé d'un Perfecto en cuir à la ligne trapèze très ample.

Alors que Kaia Gerber clôt ce magnifique défilé dans un soutien-gorge de soie blanc et jupe à traîne comme nouée à la va-vite dans le même tissu, on repense aux envoûtants portraits en noir et blanc d'une femme dans sa chambre, affichés sur le mur d'inspiration de la créatrice. « Je voulais aborder cette intimité des moments où le corps se révèle, impliquant vulnérabilité mais aussi force et beauté, préci-

se-t-elle alors. Je suis tombée amoureuse de ce livre de René Groebli, *The Eye of Love*, un recueil de photographies qu'il a prises de sa femme Rita, au début des années 1950, pendant leur lune de miel à Paris. »

« Vetements est connu pour ses volumes et ses superpositions exagérés, ce qui peut donner à nos collections une impression de lourdeur, concède Guram Gvasalia, le cofondateur et créateur de la griffe, à l'issue de son show organisé dans une boutique en travaux sur les Champs-Élysées. Cette saison, je voulais prendre le contre-pied et ajouter un peu plus de légèreté à ma proposition. » Un homme et une femme, le visage couvert par un bas, déboulent sur des aboiements de chiens pas contents. Ils sont vêtus de deux tee-shirts affichant une croix gammée dans un panneau d'intersection. Pour la légèreté, on n'est pas sûr. Mais dans l'esprit torturé mais habité du créateur géorgien, légèreté veut tout dire sauf robettes et sonate de violoncelle. « J'ai revu *Eyes Wide Shut* (1999), de Stanley Kubrick, et cette scène où Nicole Kidman est sur les toilettes et sa robe relevée vers l'avant. C'est une façon magnifique de porter une robe. J'ai retravaillé tous les volumes de façon à les basculer vers l'avant. » Sur le podium, cela donne des robes lingerie, des jupes de secrétaire, des robes de gala « pile ou face » laissant voir le string (et les fesses) vues de derrière. Un érotisme sans nuance déconcertant qui monte d'un cran au moment du dernier passage, le mannequin Anok en pleurs dans une



robe de Sissi noir en velours, également à deux faces. Le top américain d'origine sud-soudanaise semble errer au milieu de stroboscopes et de l'électro industrielle à plein volume, poussée sur le podium contre son gré. « Nous sommes tous les deux des réfugiés de guerre, nous explique Guram. Il y a quelques jours, j'ai décidé qu'il n'y aurait pas de fin heureuse à ce défilé. Anok incarne toute la tristesse de ce monde. La plupart d'entre nous ressentent beaucoup de douleur en ce moment. Je n'ai pas ressenti le besoin de sortir saluer non plus. Je crois que sa prestation a tout dit. »

Rick Owens a encore beaucoup de cho-

ses à dire. À 63 ans, dont trois décennies de carrière, le designer californien est au sommet de son art. La rétrospective « Rick Owens, Temple of Love » consacrée à son travail au Palais Galliera (jusqu'au 4 janvier), n'a reçu que des critiques dithyrambiques. « Les épopées de D. W. Griffith et les films noirs, et puis le Los Angeles de Hollywood Boulevard, dans ce qu'il a de plus glamour et de plus décadent, nous avait-il confié lors de la visite de l'exposition. Je reviens toujours à ces références avec un tel plaisir!... » Un plaisir resté intact pour sa collection été 2026. Toujours autour des fontaines du Palais de Tokyo, ses créatures, com-

me sur un red carpet d'un autre monde (le sien), descendent un long escalier en métal, sur une version rock électro de *Somebody to Love*, de Jefferson Airplanes. Puis marchent lentement à côté des jets d'eau, dans d'étranges fourreaux en tulle de nylon recyclé ou sculptés dans des pans de cuir et de paillettes caoutchoutées. « Des vêtements résistants pour des temps difficiles », résume-t-il dans sa note d'intention. Pour nous, une féerie Vieil Hollywood dépravé hypnotisante. ■



IK ALDAMA / BALENCIAGA